Sigmund Freud, *Cinq leçons de psychanalyse*, 1910.

Vous souhaiteriez sans doute d'autres exemples de symptômes hystériques que celui de l'hydrophobie engendrée par le dégoût d'un chien buvant dans un verre. Mais pour rester fidèle à mon programme, je me limiterai à très peu d'exemples. Breuer raconte que les troubles visuels de sa malade se rapportaient aux circonstances suivantes : « La malade, les yeux pleins de larmes, était assise auprès du lit de son père, lorsque celui-ci lui demanda tout à coup quelle heure il était. Les larmes l'empêchaient de voir clairement ; elle fit un effort, mit la montre tout près de son oeil et le cadran lui apparut très gros (macropsie et strabisme convergent) ; puis elle s'efforça de retenir ses larmes afin que le malade ne les voie pas. » Toutes ces impressions pathogènes, remarquons-le, dataient de l'époque où elle s'occupait de son père malade. « Une fois, elle s'éveilla, la nuit, très angoissée car le malade avait beaucoup de fièvre, et très énervée car on attendait un chirurgien de Vienne pour une opération. Sa mère n'était pas là; Anna était assise au chevet du malade, le bras droit posé sur le dossier de la chaise. Elle tomba dans un état de demi-rêve et vit qu'un serpent noir sortait du mur, s'approchait du malade pour le mordre. (Il est très probable que, dans le pré, derrière la maison, se trouvaient des serpents qui avaient déjà effrayé la malade et fournissaient le thème de l'hallucination.) Elle voulut chasser

l'animal, mais elle était comme paralysée; le bras droit, pendant sur le dossier de la chaise, était « endormi », c'est-à-dire anesthésié et parésié, et, lorsqu'elle le regarda, les doigts se transformèrent en petits serpents avec des têtes de mort (les ongles). Sans doute fit-elle des efforts pour chasser le serpent avec la main droite paralysée, et ainsi l'anesthésie et la paralysie s'associèrent-elles à l'hallucination du serpent. Lorsque celui-ci eut disparu, elle voulut, pleine d'angoisse, se mettre à prier, mais la parole lui manqua, en quelque langue que ce fût. Elle ne put s'exprimer qu'en retrouvant enfin une poésie enfantine anglaise, et put alors penser et prier dans cette langue. » Le rappel de cette scène, sous hypnose, fit disparaître la contracture du bras droit qui existait depuis le commencement de la maladie, et mit fin au traitement.

Document complémentaire : Bourgeon Dominique, « Anna O. : de la cure psychanalytique au don de soi », *Revue du MAUSS*, 2008/1 (n° 31), p. 353-364. DOI : 10.3917/rdm.031.0353. URL : https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2008-1-page-353.htm

L'observation de cette jeune patiente réalisée par J. Breuer alimente la première communication signée conjointement par ce médecin viennois et le père de la psychanalyse. Anna O. est au centre de l'article intitulé « Les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques » paru en 1892, et ce « cas clinique » fournira matière à un véritable mythe repris par de très nombreux psychanalystes. Nous n'exagérons nullement l'importance de ce destin singulier. Pour H. F. Ellenberger [1972], l'histoire d'Anna O. « fut présentée comme le prototype d'une cure psychanalytique et comme l'un des événements fondamentaux qui conduisirent Freud à la création de la psychanalyse » [*ibid*., p. 696]. Pour J.-P. Roussaux [1992], elle représente la première pierre et la référence centrale de la construction freudienne. Nous pourrions citer également E. Jones [1958] qui estime que Freud serait très près de la vérité s'il déclarait que le cas d'Anna O. constitue en fait le point de départ de la psychanalyse. Pour notre part, et à l'instar d'Ellenberger, nous parlons volontiers de mythe car, si ce cas clinique nourrit de nombreuses analyses, ses fondements historiques n'ont jamais été réétudiés à l'exception de quelques ouvrages. En fait, l'histoire se suffit à elle-même et tout repose sur la phrase concluant le chapitre qui concerne Anna O. dans le livre fondateur de la psychanalyse et consécutif à l'article que nous mentionnions au préalable.

Dans cet ouvrage, J. Breuer précise qu'Anna O. a guéri de son hystérie en évoquant la cause première de ses symptômes et que, au terme d'une période assez longue, elle a retrouvé son équilibre psychique. Nous sommes en 1895 et J. Breuer conclut : « Depuis, elle jouit d'une parfaite santé » [1956, p. 30]. Or la cure psychanalytique se termine en 1882 et Anna O., à cette date, est loin d'être guérie : « Dans un séminaire donné à Zurich en 1925, Jung révéla que Freud lui avait dit que la malade, en réalité, n'avait pas été guérie [...]. Il n'y eut pas du tout de guérison dans le sens où le cas fut présenté à l'origine » [Ellenberger, 1972, p. 701]. Nous sommes en fait très loin du brillant succès thérapeutique relaté par nombre d'auteurs, pour reprendre les termes d'Ellenberger. La réalité est contenue dans cette phrase de J. Breuer : « Elle partit ensuite en voyage, mais un temps assez long s'écoula encore avant qu'elle pût trouver un équilibre psychique total » [1956, p. 30]. Et nous allons montrer que cette guérison ne devient réalité que par l'entremise de la vocation. Si la cure cathartique opère une action incomplète, le don de soi se montre thérapeutique. Car, nous le savons maintenant, Anna O. va devenir la première assistante sociale allemande, une pionnière du mouvement féministe et une fondatrice d'orphelinats. En bref, Anna O. devient un personnage public et son nom véritable est Bertha Pappenheim. L'hystérique de Breuer deviendra une bienfaitrice militante à laquelle l'Allemagne rendra hommage à travers l'émission d'un timbre-poste en 1954.